

à l'étroite fenêtre. Jean-Georges l'y suivit et s'arrêta à deux pas d'elle.

Ainsi, nous voilà tous les deux dans les griffes de la justice, sous les verroux. La prison, c'est triste comme la pluie. Cependant, si tu avais laissé ton fils sous le coup de cette injuste accusation, tu me donnais le temps de m'enfuir. Le vieux Gaspard, un jour ou l'autre, n'aurait pas manqué de déclarer que Fritz était innocent, et moi, je ne t'aurais pas accusée d'avoir tué ce sergent, dont, au fond, je me soucie comme d'une maise.

La veuve releva la tête.

Mais Gaspard pouvait mourir sans recouvrer la parole, dit-elle, et mon fils passait aux yeux de tous pour un incendiaire.

Et moi, riposta le mendiant, si j'ai avoué mon crime, c'était dans la crainte que le bonhomme ne parlât... Sans cela !...

Tu aurais gardé le silence, n'est-ce pas ? reprit-elle avec un sourire de mépris.

Bah ! c'est à l'avenir maintenant qu'il nous faut songer. Or, il ne nous reste plus qu'un parti à prendre.

Lequel ? demanda la veuve d'une voix brève.

C'est de reconnaître les tords possibles de nos erreurs mutuelles.

Et comment ?

Jean-Georges se rapprocha encore de la Marannelle.

En nous évadant cette nuit même, murmura-t-il.

Je refuse, répondit-elle séchement.

Tu refuses ! et pourquoi ? demanda le mendiant étonné.

Parce que tu as mérité le châtiment que la justice te réserve.

Par bien ! et toi aussi ! dit-il.

Moi, je m'y sou mets.

Quand nous pouvons nous évader ensemble ?

Oui.

Alors, ma bonne Marannelle, je me sauverai tout seul.

Non ! dit la veuve en secouant lentement la tête.

Parce que ?

Parce que, depuis dix années que nous nous connaissons, j'ai toujours été bonne et secourable pour toi, et qu'au

jour du malheur, tu n'as eu pitié, toi, ni du fils, ni de la mère. Parce que je suis convaincue qu'une fois à l'abri de toute poursuite, jamais tu n'aurais eu souci de rendre l'honneur au pauvre garçon.

Qu'en sais-tu ? répartit le mendiant. Tu as une idée fixe, je le vois bien. Tu te dis : Fritz va mourir demain par ma faute, et je ne veux pas lui survivre. Mais si ton fils ne mourait pas ?... s'il parvenait à s'échapper ? Le rêve, l'unique pensée de tout prisonnier, c'est la liberté. Moi-même qui suis en ce moment sous la patte de la justice, enfermé dans ce cachot d'occasion, entre une fenêtre protégée par des barreaux de fer et une porte gardée par un geôlier, est-ce que je ne songe pas à la fuite ? Est-ce que je ne t'ai pas dit : Marannelle, si tu le veux, cette nuit, nous serons libres tous les deux ?

Oui, sans doute, reprit la veuve ; mais je connais Fritz : il ne cherchera pas à s'évader, lui.

Si, cependant, insista le mendiant, on lui en facilitait les moyens ?

Il n'accepterait pas, te dis-je.

Laisse-moi m'enfuir, et je te jure de sauver ton fils.

Le sauver ! s'écria la veuve Wendel en se rapprochant instinctivement de Jean-Georges Beck... Et... comment t'y prendrais-tu ?

Oh ! mon Dieu ! rien de plus simple, répondit le vagabond. Il n'aura, comme escorte, pour aller de Nordstetten à Stuttgart, que trois ou quatre soldats tout au plus, n'est-ce pas ? Eh bien ! moi, une fois libre, je réunis à la hâte quelques rôdeurs de mes amis, dont je connais le gîte, des hommes qui ne reculent devant aucun danger, qui ont des vieilles rancunes, de vieux comptes à régler avec la justice. Pas un seul d'entre eux ne refusera de faire le coup de feu avec les gendarmes, j'en suis sûr.

Jean-Georges, dit la Marannelle, ce serait peine et temps perdus. Mon fils, délivré par tes amis, est homme à retourner aussitôt en prison.

Non, répartit le vagabond, Fritz est amoureux de la fille du vieux Gaspard Melzer. Quand on aime, l'image de sa belle ne brille-t-elle pas comme